

Le bon Dieu, qui là-haut cache
 Sa figure en cheveux blancs,
 Pour ton cochon et ta vache
 A donné l'herbe et les glands.

Le cochon de saint Antoine,
 A son blason sur fond d'or,
 Va cueillir un brin d'avoine,
 Pour ton cochon qui s'endort.

Que ta brave main régale
 Ta vache au flanc tacheté,
 Distracte par la cigale,
 Violoneuse de l'été.

Sa main rouge sur sa hanche,
 Mademoiselle Chonchon,
 Si belle en sa gaieté franche,
 En donnant un coup de branche,
 A sa vache rousse et blanche,
 Se met à califourchon
 Sur babichon,
 Son cochon.

Quand Parisis montra sa chanson à Violette, elle eût l'idée de débarbouiller la gardeuse de cochon pour en faire une petite servante. Mais il lui dit : « Prends garde, elle est si heureuse comme ça ! »

V

La symphonie

Violette ne demandait qu'à sourire et à montrer qu'elle avait le cœur content, mais cette pauvre âme délicate se blessait à tous les contacts de la réalité. Elle avait des heures de sombre tristesse où la mort l'attirait comme l'abîme.

Et puis elle avait toujours peur que Parisis ne se sacrifiât à elle.

Un jour qu'elle était venue de bonne heure à Parisis, il lui sembla qu'elle n'était pas attendue.

Parisis, qui se promenait avec ses chiens sous les grandes allées du parc, la rencontra

non loin de la fontaine, qui se penchait à un saule. Il alla lui baiser la main.

— Ma chère Violette, lui dit-il, es-tu assez romanesque ! on dirait que tu poses pour la Source de M. Ingres, deuxième édition, revue et embellie.

— Mon cher Octave, répondit-elle sans faire un mouvement, vous ne me parlez que pour vous moquer de moi.

— Tu es folle, monte à cheval et viens me rejoindre au bout du parc.

Le duc de Parisis continua gaiement son chemin.

Violette le regardait avec un sourire amer.

— Il ne se retournera pas une seule fois, dit-elle.

Elle pensa que bientôt son seul plaisir à lui ce serait ses chevaux et ses chiens ; elle pensa que cette nature tout en dehors était trop emprisonnée dans la vie à deux : il lui fallait les secousses, les bouffées, les passions à l'emporte-pièce des aventures parisiennes.

— Je ne suis pas née pour son bonheur, murmura-t-elle.

Pendant que Parisis s'éloignait, Violette rentra au château.

Elle semblait dominée par deux idées contraires : prendre son droit de cité chez Octave ou s'enfuir à tout jamais.

Elle alla se mettre au piano. Sans le vouloir, elle joua les mélodies les plus chères à son cœur, tout ce qui touchait profondément son âme, tout ce qui l'exaltait jusqu'à lui arracher des larmes. Elle chantait peu, mais elle chantait admirablement quelques airs mélancoliques, comme *Plaisir d'amour*. Du reste, elle donnait à tout ce qu'elle chantait je ne sais quoi de sentimental et de touchant. Elle s'attendrit elle-même et elle quitta le piano toute suffoquée par ses soupirs.

— Oh ! que je suis malheureuse, dit-elle en s'approchant de la fenêtre, je pleure et il rit.

Elle entendait Parisis qui chantait, lui aussi, mais c'était une autre chanson, un air d'Offenbach, un cri de gaieté.

— Voilà le concert des deux cœurs, dit-elle.

Et pourtant tout était, ce jour-là, symphonie autour d'elle : jamais la nature n'avait prodigué plus harmonieusement les merveilles d'un

jour d'été : les blés dorés ondoyaient comme pour montrer leurs coquelicots et leurs bleuets, les vertes ramures légèrement agitées chantaient les chansons des brises et des oiseaux; dans la prairie bordée de saules, de genêts et de frênes, les marguerites et les boutons d'or étoilaient les herbes odorantes. Le soleil jouait partout, sur le clocher bleu, — montrant du doigt le ciel, — comme dans les vignes lassives. On entendait, çà et là, mugir, beugler, hennir, braire, les vaches, les bœufs, les chevaux et les ânes du troupeau communal.

Ce simple mot dit par une servante du château : — On est heureuse de vivre par un pareil jour! — fit sourire tristement Violette, qui traduisit ainsi cette expression partie du cœur de la Bourguignonne :

— Par un pareil jour, on serait heureuse de mourir.

Quoique ce ne fût pas son habitude de s'attarder dans les rêveries philosophiques, elle ne put s'empêcher de songer que cette fille était bien plus près de Dieu et de la nature qu'elle ne l'était elle-même, puisqu'elle était heureuse de rien : heureuse de respirer l'air

vif, heureuse de vivre dans la quiétude que Dieu donne aux pauvres d'esprit.

— Et moi, disait Violette, moi à qui Dieu a donné la beauté, la fortune, l'intelligence et l'amour, je suis triste jusqu'à la mort.

Elle réfléchit profondément.

— Hélas ! reprit-elle, c'est qu'à mon berceau une mauvaise fée est venue, qui a touché de sa baguette maudite tous les dons du ciel. J'aurai beau faire, je ne pourrai vaincre ma destinée.

Violette descendit de plus en plus dans sa tristesse, comme si la mort seule eût un sourire pour elle.

— Non, dit-elle, il ne sera pas dit que j'entraverai une seconde fois la vie d'Octave. C'est bien plus par dévouement que par amour qu'il reste avec moi. J'aurai beau faire, je serai toujours sa prison. Je vais retourner à Paris, sans lui dire où je me cacherai. Je ne lui donnerai rendez-vous qu'au cimetière, — à la fosse commune, — car je ne veux pas qu'on me retrouve, même dans la mort.

Et s'abandonnant à cette nouvelle folie elle retourna à Pernand sans dire adieu à son cousin.

Une fois à Pernand elle prépara tout pour son départ. On n'avait pas dételé le cheval qui l'avait amenée de Parisis, elle comptait bien être à Tonnerre deux heures après.

Heureusement Octave, inquiet de son départ précipité et silencieux de Parisis, était monté à cheval pour venir lui demander pardon s'il l'avait blessée.

Elle lui avoua ce qu'elle voulait faire. Il la gronda bien fort, il lui dit qu'il ne pourrait vivre sans elle.

Elle fut enfin convaincue quand il s'écria :

— Ma chère Violette, vous avez été ma maîtresse, je veux que vous deveniez ma femme.

Larmes de joie dans les embrassements ! Expansion de deux cœurs qui n'en font qu'un ! Violette ne trouvait pas un mot à dire : toute son éloquence était dans ses yeux.

Ce jour-là le mariage fut résolu dans l'esprit d'Octave, quoiqu'il eut peur d'attrister encore l'ombre de Geneviève.

Si ce mariage devait attrister une morte il devait tuer une vivante.

VI

Vierge et martyr

Ce fut un des meilleurs moments de leur vie à tous les deux quoiqu'il y eut toujours des nuages à l'horizon : nuages du passé, nuages de l'avenir. Ils s'aimaient avec tout le renouveau des cœurs ardents.

Violette se laissait vivre avec la plus belle insouciance sans marquer son chemin. Redeviendrait-elle la maîtresse d'Octave ou deviendrait-elle sa femme ? Que lui importait le titre si elle avait l'amour ? Elle aimait trop pour penser à elle sans penser à lui : elle eut été plus fière d'être la duchesse de Parisis, mais il lui semblait que ce serait une humilia-